

Abstract. Signifier and sociolinguistic borders: the cases of the verlan and the vesre

The verlan (“back slang” of France) and the vesre (Peru, Argentina, Uruguay) constitute at the same time a significant formal manipulation and a linguistic encoding by syllabic inversion. It represents de facto, in every area, the construction of a voluntary sociolinguistic border based on precise parameters and factors. And the analysis of the signifier, in particular its submorphemic constituents, can be interesting in these two cases to reveal secondary functions such as a better adequacy between meaning and form, to which the respective standard languages (French and Spanish) cannot aspire.

Key words. French back slang, vesre, sociolinguistics borders, signifier, submorphemic.

Résumé. Signifiant et frontières sociolinguistiques : les cas du verlan et du vesre

Le verlan (France) et le vesre (Pérou, Argentine, Uruguay) constituent à la fois une manipulation formelle signifiante et un cryptage linguistique par inversion syllabique. Cela représente de fait, dans chaque aire, l'édification d'une frontière sociolinguistique volontaire reposant sur des paramètres et des facteurs précis. Et l'analyse du signifiant, notamment de ses constituants submorphologiques, peut s'avérer intéressante dans ces deux cas pour déceler des fonctions secondaires telles qu'une meilleure adéquation entre sens et forme, à laquelle les langues standard respectives (français et espagnol) ne peuvent prétendre.

Mots clés. Verlan, vesre, frontières sociolinguistiques, signifiant, submorphologie.

Signifiant et frontières sociolinguistiques : les cas du verlan et du vesre

Michaël Grégoire¹

0. Introduction

Le verlan (France) et le vesre (Pérou, Argentine, Uruguay) constituent un travestissement linguistique par inversion formelle et instaurent, de fait, une sorte de frontière sociolinguistique par « cryptage ». La question sera de savoir ici ce qui découle précisément de ce mécanisme inversif et ce qu'il autorise par rapport aux langues française et espagnole, qui ne le sollicitent pas. Nous tenterons de démontrer comment certains vocables en vesre et en verlan sont opportunément structurés en vue d'un affranchissement des institutions et de l'arbitraire du signe.

Mais, dans le cadre de notre analyse, il ne pourra être question de morphèmes, qui se trouvent eux-mêmes malmenés. Les deux argots autorisent en effet des manipulations sémiologiques qui font fi du découpage morphématique originel. On détecte, par exemple, en verlan keum (fr. mec) ou meuf (fr. femme) ; ou en vesre mionca (esp. camion) ou gotan (esp. tango). Nous partirons donc de l'observation de l'amont du morphème, là où le sens n'existe qu'à l'état d'embryon. Ce niveau submorphologique présente l'intérêt de faire partie non pas du linguistique mais du prélinguistique, c'est-à-dire du conceptuel. Nous nous appuierons alors sur ce que nous nommons la « théorie de la saillance » (cf. Grégoire, 2010, 2012a, b, c), qui postule que les sujets parlants peuvent, par économie opératoire, ne solliciter qu'un seul fragment du signifiant pour transmettre l'information sémantique en discours. Ce fragment devient saillant dès lors que son invariance est attestée en synchronie par analogie morpho-sémantique avec d'autres signifiants de la masse lexicale.

¹ Maître de Conférences, *Laboratoire de Recherche sur le Langage* (EA 999) et *Centre Aixoïs d'Etudes Romanes* (EA 854), michael.gregoire@univ-bpclermont.fr. Il enseigne la linguistique, la didactique et la traductologie espagnoles à l'Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand.

1. Descriptions du processus sémiogénétique et de la matérialité du verlan et du vesre

Ce ne sera pas l'objet ici d'analyser en détail les règles de formation du verlan ou du vesre. Nous renvoyons à d'autres travaux assez complets qui traitent de cela². Toutefois, certains aspects mécaniques et formels propres aux deux sociolectes permettent d'établir linguistiquement l'existence d'une frontière sociologique.

1.1 Le verlan³

Le verlan apparaît comme le reflet d'une révolte culturelle et langagière face à des codes institués auxquels les « verlanophones » ne s'identifient pas. C'est ce qu'expliquent Messili et Ben Aziza (2006, np) :

[u]ne pratique linguistique est révélatrice d'une pratique sociale. Les jeunes des cités s'identifient à leurs mots, à leurs expressions. Dans un territoire où vit une population qui a le sentiment d'être exclue, la façon dont on parle doit afficher une culture d'opposition de principe, une émancipation sur le registre de la rébellion aux codes. [...] L'expérience de l'exclusion affecte le jeune qui sent qu'il appartient à un groupe social stigmatisé et parallèlement affecte la légitimité de ou des Institutions. La langue des cités dénote donc une « fracture linguistique » née de la fracture sociale. (Nous soulignons)

De plus, selon Méla, « [le verlan] cherche à dissimuler ce que la langue à l'endroit exprime clairement mais il cherche aussi à donner libre expression à ce dont l'autre langue n'ose parler ».⁴ Or c'est bien là l'établissement d'une frontière sociolinguistique : une émancipation potentielle des contraintes institutionnelles et linguistiques du système français dont il émerge. Le verlan contribue donc à l'accroissement de la richesse lexicale par l'octroi de formes à des idées non transmises par les signifiants non inversés.⁵

Petitpas (1996, 165-180) précise du reste que le verlan n'est pas un code nouveau : il fut attesté au XVIème, puis au XIXème et enfin à partir de la moitié du XXème siècle. Or, d'après Monneret (2004, 132), il se serait conservé du fait de sa simplicité de sa transparence vis-à-vis du mot-source :

L'intérêt de ce code, qui repose sur le seul processus d'inversion, réside surtout, nous semble-t-il, dans la simplicité de son application et dans l'assez grande transparence des formes qu'il produit. Il n'est pas douteux qu'un codage plus complexe et plus opaque, masquant radicalement les formes-sources, n'aurait sans doute pas eu le succès que connaît le verlan depuis plus de vingt ans [...]. (Nous soulignons)

Pour autant, des différences phonétiques sont bien patentes et des tendances propres décelables en verlan. Monneret (2004, 135) y a en effet constaté « une altération du système vocalique » par rapport au français standard :

Au plan articulatoire, ce contraste se présente, semble-t-il, comme une tendance à privilégier les articulations intermédiaires, aussi bien sur l'axe antérieures / postérieures que sur l'axe ouvertes / fermées. Hormis cette caractéristique, le fait le plus saillant est la surreprésentation de la voyelle [Ø] (et à un moindre degré de [œ]) dans le lexique argotique verlanisé par rapport au français standard. Ce phénomène s'explique essentiellement par la

² Voir notamment Tahereh Khameneh Bagheri, « Etude sur la formation du verlan dans la langue française », *Pazhuhesh-e Zabanha-ye Khareji*, n° 53, Special Issue, French, 2009, p. 5-21 ; Henri Boyer, « Nouveau français, parler jeune ou langue des cités ? », *Langue française*, n°114, 1997, p. 6-15 ou encore Vivienne Méla (1991, 1997) pour le verlan, et, pour le vesre, Espindola, 2002 ; Oscar Conde (2004), *Diccionario etimológico del lunfardo*, Buenos Aires, Taurus.

³ Nous porterons notre attention essentiellement sur les modifications formelles, et plus précisément menant à l'inversion, laissant de côté les emprunts à l'arabe ou à la langue gitane.

⁴ Méla (1991, 73-74).

⁵ Guiraud (1966, *passim*) considère même la verlanisation comme un *processus sémiogénétique*.

resyllabation requise lors de la verlanisation des mots qui présentent une syllabe finale fermée, ceci afin d'obtenir un dissyllabe apte à l'inversion.

L'auteur donne alors les exemples d'« argotisation » des vocables suivants :

- Juif [ʒɥif] > *[ʒɥifØ] (resyllabation) > *[fØʒɥi] (inversion) > *[fØʒ] (apocope) > [fœʒ] (ouverture)

- Femme [fam] > *[famØ] (resyllabation) > *[mØfa] (inversion) > *[mØf] (apocope) > [mœf] (ouverture)⁶.

C'est donc un processus complexe mais qui, dans la plupart des cas, donne lieu à des formes reconnaissables par rapport aux signifiants dont elles procèdent. Ainsi, l'on obtient pour les autres cas ci-dessous :

Déchiré (CVCCVCV) > chir(e)dé (CCVCCV)

Défoncé (CVCVCV) > fonc(e)dé (CVCCCV)

Dégouté (CVCVVCV) > goutdé (CVVCCV)⁷

Comme le constate l'auteur, les gabarits syllabiques sont altérés notamment en vue du rapprochement de deux voire de trois consonnes par syncope alors que le Robert démontre statistiquement la pauvreté de ce schéma dans la langue normée⁸. Or ce déséquilibre syllabique serait dû à « la recherche d'une différenciation à fonction contre-identitaire exercée sur les structures saillantes du français standard »⁹. Tout cela était l'hypothèse d'une iconicité entre opposition socio-identitaire et inversion morphologique. Ces répercussions participent en effet, semble-t-il, de ce phénomène global qui fait qu'à une linéarisation donnée, première, s'oppose une linéarisation inversée, seconde.

1.2 De l'inversion en vesre (« revés à l'envers »)

Pour ce qui est du vesre, on retrouve également le principe d'inversion syllabique, non pas en Espagne mais au Conosur.¹⁰ Le vesre est en effet essentiellement pratiqué en Argentine en Uruguay ou au Pérou, et est souvent issu du lunfardo¹¹. Mais si l'on y retrouve des mécanismes inversifs proches du verlan, les caractéristiques sont plus simples. Il n'est pas, par exemple, de modification du système vocalique. Cela se doit notamment à la plus grande simplicité du système phonétique de l'espagnol (péninsulaire ou latino-américain), et notamment des réalisations vocaliques.

Par ailleurs, en croisant les données des dictionnaires de Espíndola (Dicc. lunf., 2002) et de Chuchuy (Dicc. arg., 2000), nous avons constaté que le résultat inversé en vesre était encore plus transparent qu'en verlan. On y relève par exemple negro > grone (« Noir ») ; tango > gotan, où l'on constate une inversion simple, ou bien lunf. corpiño > ñocorpi (« soutien-gorge ») et muchacho > chochamu (« jeune homme »), où la première et la dernière syllabes permutent. On distingue aussi des apocopes à visée rectificatrice pour assurer de donner lieu à une forme canonique : doctor > tordoc > tordo (« docteur »). Ce mécanisme est inexistant

⁶ D'après Monneret (2004, 135).

⁷ Cf. Monneret (2004, 143-145). Légende : C → consonne ; V → voyelle. Voir le tableau que l'auteur a établi (Monneret, 2004, 140) d'après le dictionnaire de Goudailler (1997).

⁸ Cf. Monneret (2004, 143-145). Voir *Le Robert* (2002).

⁹ Monneret (2004, 140). Nous soulignons.

¹⁰ Quelques rares cas sont toutefois signalés dans la Péninsule Ibérique par Rodríguez González (2006, 19), mais dans des contextes bien précis : « [d]ans la langue des jeunes, il existe des créations clairement humoristiques, comme *bronca* (*cabrón*, « enfoiré »), *monja* (*jamón*, « jambon »), *grone* (*negro*, « Noir, Black »), très différentes quant à leur motivation des autres utilisées dans le milieu des marginaux, comme celui de la drogue, où c'est manifestement le cryptage, l'occultation du signifié, qui est l'objectif prioritaire [voir *mogra* mis pour *gramo* (« gramme »)] ». Nous traduisons. On distingue avec ces quelques cas le début d'instauration d'une opposition sociolinguistique. Cependant, ces inversions ludiques ou à des fins utilitaires ne font aucunement système, d'une part et, d'autre part, sont très marginales et n'ont pas grand-chose à voir avec le vesre du Conosur. Elles déterminent seulement la connaissance du phénomène souvent acquise par le biais des nouveaux moyens de communication tels que l'Internet.

¹¹ Il s'agit d'un argot parlé surtout à Buenos Aires, auquel la langue standard emprunte parfois des mots, que l'on retrouve aussi dans le tango, par exemple.

en verlan à notre connaissance, ce qui pourrait constituer le premier signe d'une frontière moins claire entre vesre et espagnol du Conosur qu'entre verlan et français. Nous n'avons en effet détecté aucun mot de vesre qui dérogeait à la règle des « formes canoniques », malgré quelques écarts. On note également plusieurs voyelles fermées atones en position finale (tegobi « moustache », nami « fille », tapu « pute »), ce qui existe en espagnol, même si cela demeure rare (hormis les emprunts et dérivés). Ces aspects n'en représentent pas moins un paramétrage spécifique du vesre par rapport à la langue standard.

Il ne s'agit cependant pas toujours de simples changements de positions des syllabes. Une manifestation plus complexe est en effet visible dans calzoncillo > solsillonca (« caleçon ») où c'est toute une redistribution phonématique qui s'opère, ce dont résulte une anagrammation complète :

Calzoncillo [kalsonsijo] > zolcillonca [solsijónka] (anagrammation) > solsillonca [solsijónka] (accommodation graphique autorisée par l'absence de phonème interdental /θ/ en espagnol latino-américain).

On observe enfin que la syllabe accentuée peut rester la même mais, à l'échelle du mot, une modification s'instaure. De nombreux termes passent en effet du statut d'oxytons à paroxytons ou de paroxytons à oxytons par inversion [e.g. concha > chacón (« chatte ») ; camión > mionca (« camion »)°; chabón > boncha (« mec ») ; etc.], ce qui montre la priorité donnée au processus d'inversion au détriment du rapport du segmental au supra-segmental. Nous notons donc au moins quatre types généraux d'anagrammation. Soit, dans un ordre croissant d'opacité par rapport au mot-source et indépendamment des ajouts ou modifications phoné(ma)tiques :

- 1- L'inversion simple, manifestée par une permutation syllabique [puta > tapu, lunf. mina > nami] ;
- 2- Le déplacement syllabique final ↔ initial [lunf. ñocorpi > corpiño ; lunf. pelado > dolape (« mec ») ; bigote > tegobi] ;
- 3- L'anagrammation partielle : « lecture de droite à gauche » [muchacho > chochamu, ou plus approximatif sangüiche > chegusan (« sandwich »)] ;
- 4- L'anagrammation totale (calzoncillo > solsillonca).

Ce (très) bref compte-rendu sur les argots inversifs de France et du Conosur nous démontre, tout d'abord, qu'une forme inversée peut être iconique d'une opposition socio-identitaire, comme c'est le cas en verlan, mais surtout que l'inversion en surface cache plusieurs caractéristiques (phonèmes vocaliques, gabarits syllabiques) et mécanismes propres (resyllabation). En ce qui concerne le vesre, le cryptage est aussi opérant même si le taux de transparence est souvent plus élevé dans le rapport aux mots-sources, du fait d'une plus grande simplicité de l'opération d'inversion et du système phonologique / phonétique espagnol.

2. Effacement vs. renforcement des frontières sociolinguistiques par les procédés formels en verlan

Nous avons pu constater que les frontières sociolinguistiques peuvent être renforcées ou effacées en fonction des actualisations et des lexicalisations. Le verlan nous en donne une bonne illustration.

2.1 De la triade Blacks, Blancs, Beurs

Soit le célèbre hymne Blacks, Blancs, Beurs représentant la France moderne et multi-ethnique.¹² Le premier élément est un emprunt à l'anglais, le deuxième fait partie du français

¹² Voir notamment le site <http://www.blackblancbeur.fr/> sur le hip hop, un style de danse métissé et nommé également « B3 ». Il s'avère difficile de dater quelque emploi que ce soit mais l'association date de 1984. Nous pouvons envisager

standard tandis que le troisième est issu du procédé d'inversion formelle (Arabe > Beur). Ces mots ont donc été empruntés ou créés au moyen de mécanismes qu'offrait le système lexical français, soit, respectivement, l'emprunt, un mécanisme zéro et la verlanisation¹³. Le signifiant a été déterminant car les procédés mis en place ont été au service de l'incorporation sociolinguistique par le prisme d'une analogie formelle pour que le message linguistique soit transmis et mémorisé par le plus grand nombre. Cela correspond au principe saussurien bien connu de la motivation relative, mais à un niveau submorphologique. En l'occurrence, ces vocables ont été sélectionnés du fait du [b] à l'initiale, pour créer une parenté morpho-sémantique. La langue n'offrait alors pas de plus haut degré de paronymie que ce phone-graphème dans cette position.¹⁴ On dira donc, dans le cadre de notre théorie, que {B} est l'élément saillant qui autorise cette triade en tant que fédérateur de ces termes. Sur le plan conceptuel, c'est-à-dire du pré-signifié – car nous ne sommes pas là au niveau du morphème mais du sous-morphème¹⁵ – on pourra envisager que cette saillance {B} est rattachée, dans ce cas, à l'idée de « France multi-ethnique » :

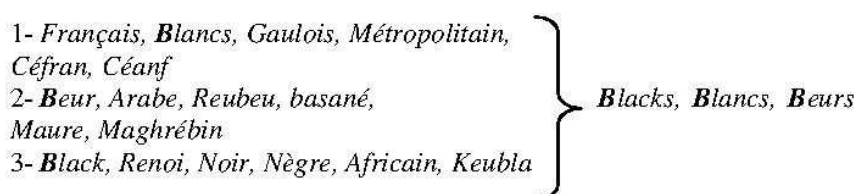


Figure 1. Sélection motivée des signifiants pour la constitution de la triade Blacks, Blancs, Beurs¹⁶

Nous pouvons déduire trivialement de tout cela que trois conditions au moins sont indispensables au regroupement des mots autour d'un même fragment de signifiant :

- 1- Une communauté sémiologique actualisable même minime ;
- 2- L'existence d'une forme (de première ou de seconde articulation) adéquate°;
- 3- L'existence du mécanisme sémiologique et / ou sémantique permettant une dénomination à partir du signifiant contenant cette forme.

Or, au vu de ce que le système formel est un système fini en une synchronie donnée et que les mécanismes sont également en nombre limité, le choix s'est nécessairement porté sur le signifiant le plus convenant. La verlanisation pourrait donc représenter à elle seule un mécanisme d'actualisation notionnelle, de motivation et non pas seulement d'inversion argotique.

Enfin, nous avons vu plus haut que deux critères essentiels de la fréquence du recours au verlan étaient la simplicité d'application – reliée fondamentalement à une économie opératoire – et la transparence. Cette dernière notion implique une reconnaissance et une corrélation plus facilement opérables entre les vocables sources et cibles. Cela a pu contribuer à la démocratisation de Beur comme désignant « Arabe », et à son inclusion dans

que la nécessité d'une telle triade s'est imposée à partir du troisième quart du XX^{ème} siècle.

¹³ Nous pensons que, du fait qu'il entre dans un nouveau (sous-)système (jeu, slogan ou autres), le résultat *Blancs* suppose, outre la pluralisation, un mécanisme d'intégration, fût-il un mécanisme zéro. Il pourrait même s'agir du mécanisme le plus économique et que le système aurait le plus de chance de choisir par défaut.

¹⁴ Les contraintes seraient toutefois nettement accrues si le nombre d'origines à dénommer se multipliait. Le système lexical français serait inapte à regrouper sous un trait unique toute la diversité française. L'objectif saturerait en effet les possibilités mécaniques et formelles.

¹⁵ Pour un approfondissement, voir notamment Grégoire (2012a, 155-157).

¹⁶ Pour les exemples de mots argotiques, cf. Goudailler (s.v.) Les recoupements et déductions nous appartiennent. Nous avons volontairement mêlé argot et registre courant car, pour la création de la triade, les frontières entre les deux registres ont précisément été franchies.

cette triade pour donner lieu in fine à un effacement partiel des frontières sociolinguistiques entre les trois communautés.

2.2 De la dyade Renoi / Re(u)beu

2.2.1 Sélection par rejet sociolinguistique

Pour approfondir la question au-delà du constat de l'« analogie unificatrice », nous pouvons analyser maintenant la dyade Renoi / Re(u)beu, qui ne comprend précisément ni le terme Blanc ni aucun de ses équivalents (voir supra, figure 1). Nous avons évoqué dès le début que les jeunes des cités transcrivent souvent leur mal-être par le langage en ce qu'ils ne se sentent que peu ou mal intégrés dans la société française. Les deux mots qui nous intéressent sont en effet, cette fois, intégralement issus de l'argot verlanisé, soit Noir > Renoi et Arabe > Beur > Re(u)beu¹⁷. Voici, par exemple, un emploi intéressant tant sur le plan du fond que de la forme :

(1) [...] les renois et les rebeux cherchent des renoises et des beurettes.¹⁸

La particularité est que le segment initial commun (et saillant) n'est plus la bilabiale [b] mais le groupe [rə]. De fait, seuls se retrouvent unis Noirs et Arabes. Or, pour cette mise en système des deux termes, la nécessité a été instaurée en amont de procéder à une nouvelle inversion de Beur trop démocratisé, ou, pour le dire autrement, passé de l'autre côté de la frontière sociolinguistique. Le mécanisme et la forme résultative re(u)beu sont donc ici tous deux propres au verlan.

L'utilité n'était alors plus manifeste de se servir d'un emprunt à l'anglais Black puisque la verlanisation du mot français Noir en Renoi non seulement suffisait mais entraînait en parfaite cohérence avec la forme « reverlanisée » re(u)beu. Notons du reste que l'analogie n'était pas inexistante entre les vocables sources Beur et Noir mais qu'elle a été accrue en s'étendant à une syllabe complète grâce à l'inversion. Cette augmentation de la zone analogique s'avère donc de fait iconique d'un accroissement de marginalisation.

Ainsi, une fois de plus, le signifiant a orienté le choix des formes et des mécanismes eux-mêmes. Le résultat renoi / re(u)beu apparaît comme le rendu linguistique d'une marginalisation volontaire de deux communautés solidaires, transcrit à la fois par une homologie formelle et par une dysanalogie avec tous les termes renvoyant à l'ethnie majoritaire. Ces sélections se résument comme suit :

¹⁷ Pour l'évolution proposée, cf. Monneret (2004, 147). Pour le terme *Renoi*, voir. *Le dictionnaire de la zone* (s.v.) : **Renoi** nom masculin. Personne de race noire : « On m'avait prédit que tout serait dur dans ma vie, | que je ne n'avais pas le choix, il était trop tard, j'étais né renoi » Sléo / J'ouvre le bal (*Ensemble pour une nouvelle aventure* - 1993). Syn. *kebla*.

¹⁸ Pseudonyme SALIF, « Ghetto Youth », couplet 2, v.31, paroles consultables à l'adresse Internet http://www.parolesmania.com/paroles_salif_54749/paroles_ghetto_youth_952494.html, consultées le 15 juin 2011.

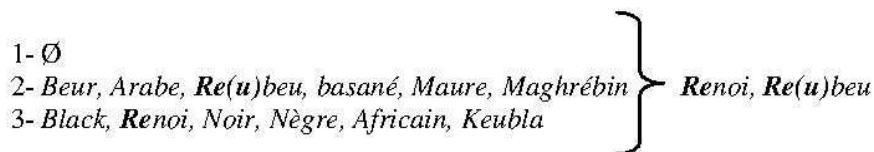


Figure 2. Sélection motivée des signifiants pour la constitution de la dyade renoi, re(u)beu¹⁹

Tout cela nous amène à déduire provisoirement trois facteurs impliqués dans la modulation du taux de renforcement ou d'effacement d'une frontière sociolinguistique :

- 1- Le choix du signifiant à l'intérieur de paradigmes existants ;
- 2- La variation de la zone du signifiant sollicitée pour l'actualisation (altérité saillancielle). Ainsi, de Beur n'a pas été exploitée la même caractéristique en fonction de la portée à donner au message (Beur vis-à-vis de Black et de Blanc vs. Beur vis-à-vis de Noir ;
- 3- Le renforcement de l'altérité saillancielle consécutive de l'inversion (Beur^o > Re(u)beu et Noir > Renoï) : accroissement de la zone actualisée et placement en position initiale, position qui ouvre potentiellement à structuration dans les langues indo-européennes. Mais si des exploitations différentes des mêmes signifiants sont possibles de part et d'autre et la frontière, certains paradigmes entiers peuvent même faire l'objet d'appropriations opportunes par le français standard. Tel est le cas de celui des membres de la famille, par exemple.

2.3 Quelques noms référant aux membres de la famille : des lexicalisations ciblées

Méla souligne l'autonomie de certains mots issus du verlan par rapport au vocable-source à forme non inversée, une autonomie détectable dans l'usage : certains termes sont employés de façon si systématique, sans jamais alterner avec le mot français, qu'on a l'impression qu'ils ont acquis une existence, sinon une signification, propre. [Par exemple,] les garçons emploient systématiquement le terme meuf pour désigner les filles même lorsque leur production n'est pas particulièrement argotique. Les membres de la famille également sont toujours reum, reup, reuf et reus [...] ²⁰

Si l'on porte son attention sur les membres de la famille, on observe qu'en français standard, frère et sœur sont deux hétéronymes et que père et mère s'opposent par permutation phonétique (variation sur l'axe de la bilabialité occlusif >< nasal) en position initiale²¹. Ces deux types de contraintes distinctes, notamment, font que ces quatre termes ne reflètent pas leur proximité sémantique sur le plan morphologique. Or l'adoption de ces quatre formes au verlan permet de faire face à ces contraintes et de placer en cohérence sens et formes : reum, reup, reuf (< reufre) et reus. On pourrait donc rattacher l'élément commun {Rœ} au concept de « membres de la famille proche ». Le mécanisme de l'inversion a en effet été utilisé ici pour lier ces termes par un double rapport analogique (sous-morphème saillant [rœ]) et dysanalogique (commutation en position finale) donnant lieu au schéma « [rœ] x consonne alternante ». Ce rapport phono-commutatif²² en position finale correspond d'ailleurs aux règles de l'agencement morphématique de discrimination générique / numérique : beau(x) / belle(s), poltron(s) / poltronne(s), petitØ(s) / petite(s).

¹⁹ Les majuscules sont de nous ainsi que la mise en caractères gras. Nous avons ajouté le mot *Renoï*.

²⁰ Méla (1997 : 29). Nous soulignons.

²¹ L'opposition est du reste renforcée dans les formes dupliquées infantiles *papa* et *maman*, du fait de la mise en focus de la variable différentielle par répétition.

²² Le rapport phono-commutatif représente une analogie basée sur un trait phonétique ou sur un son entre deux ou plus de lexèmes. On retrouve le même phénomène à une échelle graphique que nous nommerons *rapport grapho-commutatif*. Cf. Grégoire (2012a, 7).

En outre, la transparence morphologique a été rétablie : les verlanophones ont exploité la seule analogie perceptible dans la forme phonique des mots qui était le son final [r] – les e de père, mère, frère étant muets et l’aspect graphique non pertinent ici. Les règles d’évolution du verlan (cf. juif > [føʒ]) ont fait le reste, notamment pour l’exploitation du son [œ]. Cela a permis en l’occurrence d’accroître iconiquement l’analogie phonique entre les quatre mots, de la même manière que pour la dyade précédemment analysée. Nous formulons donc l’hypothèse que cet emprunt au verlan par le français standard a pu être impulsé par la correspondance optimale entre sens et forme que présentait les membres de ce paradigme. Cela correspond en effet à un (af)franchissement (soit à un effacement maximal) de la limite entre français et verlan et, du même coup, à une appropriation ponctuelle par la langue normée de ce résultat formel accommodant mieux signifiants et signifiés.

3. Quelques exemples issus du vesre argentin : jovie, jovato et dérivés²³

3.1 Créations de jovie et de jovato (« vieux ») et analogie avec joven (« jeune »)

Soit le court répertoire suivant :

Jovateira : Variante de jovato. (Dicc. lunf.)

Jovatelli : Personne vieille ou d’âge avancé. (Dicc. arg.)

Jovato : Vieux, en général. // A propos d’une personne, homme ou femme d’âge avancé. // On l’utilise également en application à des animaux ou à des choses. Issu de jovie, vesre de viejo, avec la terminaison –ato, que contient aussi l’antonyme novato. (Dicc. lunf.)

Jovatón : Augmentatif de jovato. (Dicc. lunf.)

Jóvena : Femme jeune. (Dicc. arg.)

Jovie : Forme inversée de viejo. (Dicc. lunf.)

Jovies : Parents (Dicc. arg.)

Jovino : Personne vieille ou d’âge avancé. (Dicc. arg.)

Tout d’abord, l’inversion viejo > jovie permet d’assumer en vesre une analogie avec l’énantiosème²⁴ joven. L’élément submorphologique saillant {XOB}, linéarisé jov- et commun aux deux adjectifs, apparaît en effet ici apte à engendrer deux réalisations sémantiques opposées en discours : « la jeunesse » ou « la vieillesse », avec toute la subjectivité que recouvrent ces notions. Cette analogie est d’autant plus opérante que les deux segments sont identiques.

Il est toutefois possible de constater la perte (ou la non-sollicitation) due à l’inversion d’une énantiosémie iconique d’une inversion morphologique constatable en espagnol standard : viejo / joven. C’est ce que nous nommons l’énantiomorphie²⁵. Mais si cette relation manifeste un degré très élevé d’iconicité, elle reste très rare. Le résultat inversé jovie pourrait en revanche correspondre, en quelque façon, au retour à une « analogie simple » plus commune et faisant donc l’objet d’une meilleure reconnaissance systémique tant sur le plan formel que mécanique.

Enfin, les paronymes-énantiosèmes jóvena et jovino confirment à la fois la pertinence et la dynamique d’une micro-structure constituée par l’élément submorphologique {XOB} indiscriminant les deux sens mentionnés. Cela corrobore qu’en ces circonstances précises

²³ Pour trouver le lemme *jovato*, voir le site <http://www.easybuenosairescity.com/lunfardo.htm>, s.v. *jovato*. Soulignons par ailleurs que, pour tous les répertoires suivants, les traductions seront de nous.

²⁴ L’énantiosémie est définissable comme un fait qui inclut des différences de points de vue et des oppositions sémantiques impliqués par un seul et même invariant donné. C’est d’autant plus vrai pour le niveau submorphologique, où le signifié n’est pas encore spécifié, ce qui autorise à penser qu’une même unité puisse renvoyer à deux sens opposés dans la réalisation du signe en discours. Voir Grégoire (2012c).

²⁵ Plus généralement, les énantiomorphes sont « formé[s] de parties identiques disposées dans un ordre inverse par rapport à un point, un axe ou un plan de symétrie » (Robert, s.v.) Cf. également les cas de *rincon* (« coin rentrant ») et *esquina* (« coin sortant ») dans Grégoire (2012c, 149-150).

c'est sur ce segment que repose la transmission de l'information sémantique, quelle que soit son orientation.²⁶

Quant à *jovato*, il dénote une idée marquée péjorativement tandis que *jovie* s'avère plus neutre et plus spécifiquement usité pour référer de façon affective à une personne âgée ou aux parents (los *jovies*) :

(2) *Este jovato vendido...* (à propos du joueur de football italo-argentin M. G. Camoranesi qui a intégré l'équipe de River à l'âge de 35 ans).²⁷

(3) Los *jovies* que formaron en la Guardia Nacional / añoran el ayer, / no hacen más que llorar. (sic)²⁸

Cette création nouvelle dérivée de *jov(ie)* a sollicité le « pseudo-morphème suffixal »²⁹ de l'espagnol –ato, à connotation potentiellement péjorative. On remarque cette aptitude référentielle de la forme –ato dans les vocables suivants, qu'ils la contiennent comme suffixe ou comme fragment non autonome :

Avivato : Canaille, profiteur (Dicc. lunf.)

Barato, es un : Ordinaire. (Portaltango)

Candidato : Candide (Dicc. lunf.)

Checato / chicato : Myope, bigleux (Dicc. lunf.)

Chivato : Mouchard, balance.

Escashato : Malade ou ruiné. (Dicc. lunf.)

Gato : Personne malheureuse. (Dicc. lunf.)

Pato, a : Pauvre, sans argent. (Dicc. lunf.)

Avec ce nouveau dérivé *jovato*, on obtient d'ailleurs la constitution d'un autre paradigme : *jovato*, *jovatón*, *jovatelli*, *jovateira*, lié sémantiquement à l'âge vu sous l'angle de la péjoration, ce qui permet même d'y inclure *novato*.

3.2 Les énantiosèmes *jovato* et *novato*

Novato a le sens de « novice, débutant » en espagnol et peut, comme en français, revêtir une connotation clairement péjorative :

(4) [...] este hombre ambicioso, trabajador y despiadado terminó por emborracharse con su éxito y cometió imprudencias propias de un novato.³⁰

Jovato et *novato* entrent dans un rapport phono-commutatif [x] / [n] iconique d'une modulation énantiosémique. Cette variation porte précisément sur le sous-morphème *jov-* regroupant *joven*, *jovie*, *jóvena* et *jovino*, etc. et exclut donc *novato* de la structure en {XOB}. *Jovato*, lui, lui est associable par un autre biais. La saillance sollicitée par *jovato*, par ses dérivés et par *novato* pourrait en effet être {OBAT}.³¹

Or il est possible d'établir un début de paramétrage conceptuel propre aux structures en {XOB} et en {OBAT}, car *jovie*, *joven*, *jóvena* et *jovino* couvrent un champ conceptuel autour de « l'âge » sans connotation tandis que *novato* et *jovato* renvoient à la même idée teintée d'une connotation péjorative et d'une subjectivité accrue (d'où les emplois (2) et (4))

²⁶ Cela octroie par ailleurs au segment *jov-* un statut proche de celui du morphème car il s'oppose au (pseudo-)suffixe –ato qui, lui, est potentiellement porteur de sens.

²⁷ Anonyme, « Camoranesi en el horizonte de River », <http://www.taringa.net/posts/deportes/8968047/Camoranesi-en-el-horizonte-de-River.html>, article et post datant de février 2011 : « Ce vieux vendu... » (Nous traduisons).

²⁸ Manuel Romero, « Tiempos nuevos », *Radio UOL*, <http://www.radio.uol.com.br/#/letras-e-musicas/manuel-romero/tiempos-nuevos/1714883> : « Les anciens que l'on a formés dans la Garde Nationale / regrettent le passé / et ne font que pleurer. » (Nous traduisons).

²⁹ A propos de la notion de *pseudo-morphème*, voir Guierre (1979, 452).

³⁰ PRENSA, « speaker », *El Universal*, 08/01/1997, Electronic Publishing Group, Caracas (Venezuela), 1997 : « [...] Le succès de cet homme ambitieux, travailleur et sans pitié a fini par lui monter à la tête, et il a commis des imprudences caractéristiques d'un débutant. » (Nous traduisons).

³¹ La variabilité du -o s'explique par le fait qu'il s'agit d'un morphème flexionnel exprimant le genre (o/a). Il ne peut donc être constitutif de l'invariant, ce que confirme les certains dérivés de *jovato* : *jovateira* ou *jovatelli*.

dans les sens de « dépassé » pour *jovato* ou d'« inexpérimenté » pour *novato*).³² On peut donc être enclin à penser que l'invariant saillant {OBAT}, dont sont dénués les membres de la structure en {XOB}, est ce qui permet à *jovato*, à ses dérivés ainsi qu'à *novato* de renvoyer à l'idée de « péjoration ».

3.3 Dédutions : la constitution d'une chaîne sémiotique³³

Il est désormais possible de dresser la chaîne sémiotique suivante :

Joven ◇ viejo (rapport énantiomorphique) ◇ jovie (inversion) ◇ *jovato* (pseudo-suffixation) ◇ *novato* (rapport phono-commutatif)

Le *vesre* a ainsi « rempli une case vide » par la création analogique de *jovato* qui se trouve à la croisée de *joven* et de *novato* grâce au procédé de la (pseudo-)suffixation. Il s'agit en quelque façon d'une manifestation en surface du processus de paronymisation du langage, car le lien sémantique entre *joven* et *novato* est évident, même s'il n'est pas systématique. Tout cela démontre que le *vesre* autorise à désigner une idée « non conventionnelle », à laquelle l'espagnol ne peut référer. Les propos de Méla selon lesquels le verlan cherche « à donner libre expression à ce dont l'autre langue n'ose parler » sont donc extensibles au *vesre* dans des proportions qu'il faut encore mesurer.

4. Conclusions : des inversions morphologiques comme traces d'une frontière inter-systémique invisible

On relèvera pour conclure que :

1- Ces inversions apparaissent comme des procédés qui génèrent des groupes phonématiques inexistantes dans la langue standard : e.g. *dégouté* > *goutdé* ;

2- Le verlan et le *vesre* s'affranchissent des langues française et espagnole en usant d'une liberté qui leur est propre et, surtout en verlan, qui concourt à fonder une sorte d'opacité par-delà la transparence du mot-cible : e.g. *Arabe* > *Beur*^o > *Re(u)beu*. La réduction de l'écart sociolinguistique n'est visible que lorsque la démocratisation du vocable concourt à sa lexicalisation. Le cryptage n'est alors plus opérant comme dans le cas de *Beur*. On a retrouvé par suite l'instauration d'une nouvelle frontière avec *Re(u)beu* et, en aval, d'une nouvelle structuration micro-paradigmatique *Re(u)beu* / *Reno*i convenant mieux à ceux qui souhaitent se distinguer des (autres) francophones. La « théorie de la saillance » nous a alors permis d'établir quelques facteurs de discrimination socio-identitaire par le langage, notamment au moyen de l'actualisation de fragments formels distincts pour un même signifiant donné.

3- Enfin, en *vesre* comme en verlan, ces inversions permettent de placer en corrélation des termes bien précis, parfois en visant à mieux rapprocher formes et sens, objectif que les langues standard, plus limitées pour les cas analysés, ne peuvent atteindre en soi.

Les propriétés sous-systématiques respectives du verlan et *vesre* montrent donc que la frontière existe en premier lieu sur le plan des mécanismes usités pour parvenir à telle ou telle forme, ce qui en aval instaure une distanciation par rapport à la langue normée. Les argots inversifs intègrent donc une mécanique potentiellement très iconique. Et toutes ces caractéristiques permettent de donner une vision spéculaire, déformée, de la langue « à l'endroit ». En somme, le verlan et le *vesre* sont des sociolectes qui s'autorisent pleinement à aller à l'encontre de l'arbitraire du signe par le biais d'une réanalyse du matériau signifiant, notamment de ses éléments submorphologiques. Et cela passe par la tentative d'outrepasser

³² Pour d'autres exemples, cf. *CREA*, s.v.

³³ Ce que nous nommons *chaîne sémiotique* est une suite de vocables dont chaque membre (nommés *maillons*) entretient un rapport paronymique et proportionnellement sémantique avec les membres antérieur et ultérieur. Cf. Grégoire (2012a, 6).

le deuxième principe saussurien de la linéarité. Nul besoin donc de changer de pays pour déceler des frontières invisibles mais érigées au fil du temps et concrétisées en langue par les signifiants eux-mêmes, par le visible donc.

Bibliographie

Travaux (ouvrages, articles, dictionnaires)

CHUCHUY Claudio (coord.). *Diccionario del español de Argentina*. Madrid°: Gredos, 2000. (Dicc. arg.)

ESPÍNDOLA Athos. *Diccionario del lunfardo*. Buenos Aires : Planeta, 2002. (Dicc. lunf.)

GOUDAILLER Jean-Pierre. *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*. Paris : Maisonneuve et Larose, 1997.

GRÉGOIRE Michaël. *Exploration du signifiant lexical [Structures, mécanismes, manipulations, potentialités]*. Thèse de doctorat, dir. Marie-France DELPORT, Université de Paris-Sorbonne, 29 novembre 2010, 745 p. http://tel.archives-ouvertes.fr/docs/00/65/61/89/PDF/ThA_se_CNU.pdf.

— *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*. Sarrebruck : Presses Académiques Francophones, 2012. (2012a)

— « La polyréférentialité des vocables espagnols ganga et cuco (/a) ». In : *L'ambiguïté dans le discours et dans les arts*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 2012, p. 357-368. (2012b)

— « Quelle linguistique du signifiant pour le lexique ? Le cas particulier de l'énantiosémie ». In : LUQUET Gilles (dir.). *Morphosyntaxe et sémantique de l'espagnol*. Paris : Presses de la Sorbonne-Nouvelle, 2012, p. 139-153. (2012c)

— « La motivation submorphologique de quelques slogans et noms de marques espagnols ». In : *Revue de linguistique en ligne de la Sorbonne*. n°1. Paris : Paris-Sorbonne / Site CoVariUs, à paraître en 2013.

GUIERRE Lionel. *Essai sur l'accentuation en anglais contemporain*. Paris : Presses de l'Université Paris VII, 1979.

GUIRAUD Pierre. *L'argot*. Paris : PUF, 1966.

_____. *Structures étymologiques du lexique français*. Paris : Payot, 1986.

MÉLA Vivienne. « Verlan, langage du miroir ». *Langages*. N°101. Paris : Larousse, 1991, p. 73-94.

_____. « Verlan 2000 ». *Langue française*. N°114, Paris : Larousse, 1997, p. 16-34.

MESSILI Zouhour et BEN AZIZA Hmaid. « Langage et exclusion. La langue des cités en France ». *Cahiers de la Méditerranée [En ligne]*, n°69, 2004, mis en ligne le 10 mai 2006 et consulté le 20 septembre 2011. URL : <<http://cdlm.revues.org/index729.htm>>.

MONNERET Philippe. *Essai de linguistique analogique*. Dijon : A.B.E.L.L., 2004.

PETITPAS Thierry, « Présentation d'un procédé formel de création lexicale argotique : le codage ». In : CORBLIN, Pierre (dir.). *Les argots : noyau ou marges de la langue ?* Bulag : Université de Franche-Comté, 1996, p. 165-180.

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA. *Diccionario de la lengua española*. 22ème édition. Madrid : Edición de la RAE, 2001.

REY Alain et REY-DEBOVE Josette (dirs.). *Le Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris : Le Robert, 2002.

SAUSSURE Ferdinand (de). *Cours de Linguistique Générale*. Paris : Payot, 1996.

Ressources Internet (sites, dictionnaires et moteurs de recherche)

Glossaire de mots de lunfardo issu du site de la ville de Buenos Aires :

<<http://www.easybuenosairescity.com/lunfardo.htm>>.

Site <<http://www.blackblancbeur.fr/>>.

Site <www.elportaldeltango.com.ar/>. (Portaltango).

COBRA LE CYNIQUE. Le Dictionnaire de la Zone. Paris : Larousse, 2000-2013.

Consultable en ligne à l'adresse <<http://www.dictionnairedelazone.fr/>>.

Moteurs de recherches Google : <www.google.fr> et <www.google.es>.

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA : Banco de datos (CREA) [en línea]. Corpus de referencia del español actual. <http://www.rae.es>.